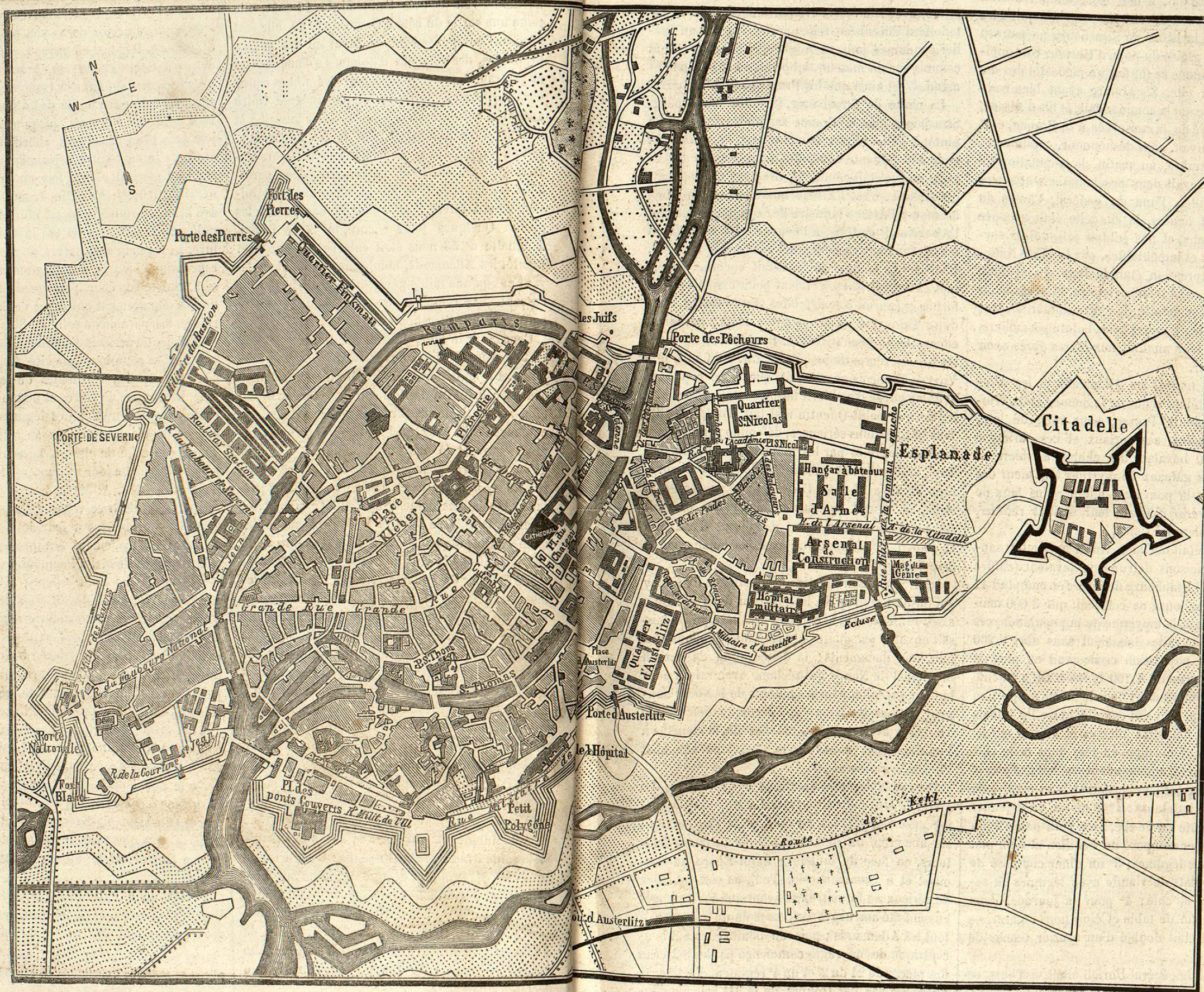


PLAN DE LA VILLE ET DES FORTIFICATIONS DE STRASBOURG



tulation. On l'en a blâmé. Il a répondu par le chiffre des morts et le peu de ressources qui lui restaient. Ce soldat, il faut le reconnaître, avait strictement fait son devoir. Les esprits équitables avoueront que la ruine de Strasbourg ne pouvait servir qu'à la gloire du nom d'Uhrich. Un ambitieux de renommée se fût fait un piédestal des décombres de la cité. Strasbourg ayant bien combattu, l'homme qui la commandait, le fils d'Alsace, qui avait essayé de la conserver à la France, eût pu que la ville pouvait, sans déshonneur, capituler.

Le 29 septembre, au matin, la population de Strasbourg trouvait deux proclamations affichées sur ses murailles, l'une du général, l'autre du maire. A huit heures, la citadelle était occupée par les Prussiens, et nos soldats prisonniers sortaient, furieux et lamentables, par la porte Nationale. Leur expression était la rage. Ils avaient, jusqu'au bout, espéré en la victoire, et après avoir si vaillamment combattu, la chute imméritée leur paraissait inique. Pauvres gens, habitués à vaincre, tant de honte leur montait aux lèvres après avoir brisé leur cœur.

Pendant ce temps, les Allemands et les Allemandes, qui étaient venus de la Souabe et du Wurtemberg, ou de la Prusse, pour voir, de loin, brûler Strasbourg, ces curieux et ces curieuses d'horreur, qui buvaient des chopas de bière et croquaient des gâteaux de myrtilles à la lueur des flammes, ceux-là pouvaient allumer des feux de joie. Leurs frères d'Alsace leur étaient rendus, mais ils en étaient les Cafés.

Strasbourg était décimée. Au 21 septembre seulement, les maisons détruites s'élevaient (chiffre officiel) à 404. Le faubourg de Pierre en comptait 47 à lui seul. Strasbourg ne comptait que 3 600 maisons; en prenant la moyenne de la population, ces 300 maisons détruites laissaient sans abri 6,200 personnes. La population civile avait eu plus de 300 morts et près de 1,700 blessés. On a calculé que si Paris avait souffert dans la même proportion que Strasbourg, on y eût compté, outre les soldats morts, 66,000 habitants blessés et 10,000 morts.

Or, en entrant musique en tête dans cette ville écrasée, le général commandant en chef de l'armée prussienne exigeait pour les officiers et employés, logés chez les habitants : 1° le matin, un déjeuner composé de café ou de thé, avec petit pain; 2° un second déjeuner composé de bouillon et d'un plat de viande avec légumes; 3° un dîner composé de soupe, deux plats de viande avec légumes ou salade, dessert et café; 4° pour la journée, deux litres de bon vin de table et cinq bons cigares. — Le bourreau était doublé d'un usurier teneur de livres.

Tandis que le général Uhrich allait, à Tours, se mettre à la disposition du gouvernement de la dé-

fense nationale (il devait pourtant être prisonnier, comme ses soldats), M. Edmond Valentin, le préfet républicain, était transporté en Allemagne et enfermé, avec son secrétaire particulier, dans la citadelle d'Ehrenbreitstein, gardé à vue par un geôlier condamné jadis en Angleterre pour assassinat commis sur un matelot, à bord d'un vaisseau allemand. C'est ainsi que les Prussiens font la guerre.

La chute de Strasbourg, la noble Strasbourg, Strasbourg que la France reprendra un jour ou plutôt qu'elle rendra à elle-même, l'écrasement de la cité vaillante n'entraînait pas la chute de l'Alsace, mais c'était comme le drapeau qui tombait. Strasbourg, c'est l'Alsace militaire comme Mulhouse est l'Alsace industrielle, comme Colmar est l'Alsace artiste. Mais, à l'heure où Paris apportait à la statue de Strasbourg des couronnes de deuil, Phalsbourg bombardée résistait encore. Schlestadt et Neuf-Brisach n'étaient point assiégées. Belfort se préparait à se défendre. En Lorraine, Verdun, Thionville, sans compter Metz, gardaient encore le drapeau tricolore. Bitché devait le planter sur ses remparts jusqu'à la fin. Et tandis que Vitry-le-François se rendait, que Laon capitulait et qu'un garde d'artillerie faisait sauter sa citadelle, tandis que Saint-Quentin résistait, Toul, une ville sans fortifications sérieuses, défendue par quelques braves soldats et par les mobiles de la Meurthe, Toul, assiégée par le grand-duc de Mecklembourg, repoussait, le 16 août, l'assaut tenté par les Prussiens, se laissait bombarder sans céder, exerçait ses mobiles au maniement des pièces d'artillerie et donnait à la France un exemple de courage et de patriotisme viril.

Ici, il faut rendre justice à la jeunesse de Nancy qui formait le gros de la garnison de Toul. On a assez raillé Nancy, la capitale orraine, qui se laissait envahir par quatre ublacs. Nous publions plus loin, aux documents, la délibération du conseil municipal de Nancy qui réclame avec raison pour la fleur juvénile, pour les enfants de la ville l'honneur d'avoir contribué à l'héroïque défense de Toul. Il y avait aussi des mobiles de la Meurthe à Phalsbourg et nous dirons plus tard comment Phalsbourg résista.

Durant la dernière quinzaine de septembre, des pièces de gros calibre, arrivées d'Allemagne, avaient été mises en position au nord de la ville de Toul, sur une crête du mont Saint-Michel, sur des hauteurs, en face du faubourg Saint-Epvre, au sud-ouest et à Dammartin-lez-Toul, au sud-est. Rien de sérieux ne fut entrepris avant que les ouvrages eussent été aménagés avec ce soin qu'apportent à tout les Allemands; puis un bombardement concentrique des ouvrages commença par les batteries des pièces de 24 du 2<sup>e</sup> et du 4<sup>e</sup> régiment d'artillerie, appuyées par des troupes de la 34<sup>e</sup> brigade d'in-

fanterie, formant partie d'un corps nouveau placé sous le commandement du grand-duc de Mecklembourg-Schwerin, et comprenant tous les corps qui se trouvaient entre les armées de Frédéric-Charles et du Prince royal, c'est-à-dire tous les corps d'invasion non engagés devant Metz.

Le feu continua sans que les assiégés y répondissent d'une manière efficace. Dans la soirée, le feu ayant éclaté en vingt-rois endroits, les instances des habitants auprès du commandant de la place engagèrent celui-ci à hisser le drapeau blanc et à réclamer une capitulation. L'offre fut immédiatement acceptée par le colonel Manteuffel, commandant le siège, et les vainqueurs entrèrent dans la ville le soir du 23 septembre à sept heures. Les conditions furent les mêmes que pour Sedan, implacables.

Dans un conseil tenu à l'Hôtel de ville, on avait résolu de ne pas se rendre; mais les instances de citoyens qui craignaient une dévastation inutile de la ville prévalurent sur les résolutions suprêmes des autorités civiles et militaires.

## DOCUMENTS COMPLÉMENTAIRES DU CHAPITRE III

### № 1.

#### CAPITULATION DE STRASBOURG.

##### Proclamation du général Uhrich.

##### Habitants de Strasbourg,

Ayant reconnu aujourd'hui que la défense de la place de Strasbourg n'est plus possible, et le Conseil de défense ayant unanimement partagé mon avis, j'ai dû recourir à la triste nécessité d'entrer en négociations avec le général commandant l'armée assiégeante.

Votre mâle attitude pendant ces longs jours de douloureuses épreuves m'a permis de retarder jusqu'à la dernière limite la chute de votre cité. L'honneur civil, l'honneur militaire sont saufs, grâce à vous; merci.

Merci à vous, représentants de notre armée de mer, qui avez su faire oublier votre petit nombre par l'énergie de votre action; merci enfin à vous, enfants de l'Alsace; à vous, gardes nationaux mobiles; à vous, francs-tireurs et compagnie franche; à vous aussi, artilleurs de la garde nationale sédentaire, qui avez si noblement payé le

« La garnison, dit un correspondant de journal anglais attaché au quartier général prussien, s'est trouvée ridiculement faible : 60 cuirassiers, 100 hommes de la ligne, 40 gendarmes et 2,000 gardes mobiles, et on n'y comptait pas un seul artilleur régulier. Le major Itack, un ancien officier de cavalerie, commandait la place. Les officiers prussiens étaient furieux de ce qu'une poignée d'hommes ait pu ainsi intercepter la route de Paris pendant six semaines. »

En même temps qu'il décrétait que la statue de Strasbourg serait coulée en bronze, le gouvernement de la défense nationale décrétait aussi que la ville de Toul avait bien mérité de la patrie. Ainsi Toul a sa page hors de pair et digne d'admiration dans l'histoire de cette guerre où le dévouement, parfois ignoré, fut plus fréquent qu'on ne le suppose et plus spontané souvent que la démoralisation infiltrée par l'empire ne pouvait le faire espérer. Spectacles consolants qui permettent à la France de relever le front et d'espérer, même après tant de hontes !

tribut du sang à notre grande cause aujourd'hui perdue; et à vous, douaniers, qui avez aussi donné des preuves de courage et de dévouement.

Je dois les mêmes remerciements à l'intendance pour le zèle avec lequel elle a su parer aux exigences d'une situation difficile, tant pour le service hospitalier que pour celui des vivres.

Où trouverai-je des expressions suffisantes pour dire à quel point je suis reconnaissant envers les médecins civils et militaires, qui se sont consacrés aux soins de nos blessés, et de nos malades militaires, envers ces nobles jeunes gens de l'École de médecine, qui ont accepté avec tant d'enthousiasme le poste périlleux des ambulances dans les ouvrages avancés et aux portes?

Comment remercier assez les personnes charitables, les maisons religieuses, les établissements publics qui ont ouvert des asiles à nos blessés, qui les ont entourés de soins si touchants, et qui en ont arraché beaucoup à la mort?

Je conserverai jusqu'à mon dernier jour le souvenir des deux mois qui viennent de s'écouler, et le sentiment de gratitude et d'admiration que vous m'avez inspiré ne s'éteindra qu'avec ma vie.